

Jaguarman de Raoul de Jong

Références : Buchet-Chastel 2023

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. En 2019 il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il se penche désormais sur les six romans nominés chaque année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.

Chères et chers collègues,

Je dois vous l'avouer : en ce qui concerne le livre de **Raoul de Jong, *Jaguarman***, je suis quelque peu perdu quant à la manière d'aborder le livre avec les élèves. D'habitude, même si l'on se trompe parfois, on peut plus ou moins prédire comment un livre sera accueilli par un jeune lectorat (que ce soit en raison du style, des protagonistes ou de la thématique), et c'est en fonction de cela qu'on peut orienter notre approche.

Pour le livre qui nous occupe à présent, je suis assez confus :

D'un côté, la thématique, c'est-à-dire l'histoire du Suriname et la perception des descendants surinamiens, ne parlera pas forcément aux élèves. Ceci vaut surtout pour les élèves belges et allemands, car cela pourrait être différent pour les élèves néerlandais, étant donné que le Suriname est une ancienne colonie néerlandaise. D'un autre côté, les thèmes du post-colonialisme et de la lutte contre le racisme s'inscrivent parfaitement dans l'air du temps.

D'une part, le titre, *Jaguarman*, pourrait inciter à la lecture en ce qu'il suscite des attentes entretenues par toute une série de films fantastiques comme *Black Panther* ou *Aquaman* (de Jong y fait d'ailleurs référence, non sans ironie, p. 92). D'autre part, quand bien même des superpouvoirs lui sont prêtés (p. 53 par exemple), cet Homme-Jaguar est assez différent des héros de ces films (j'y reviendrai).

D'une part, il se peut qu'il y ait une sorte de décalage entre notre flegme occidental et le ton parfois exalté du récit, avec des états d'âme qui oscillent entre le fait de verser des larmes (p. 25 par exemple), de parler aux arbres (p. 255) et d'utiliser la danse comme forme d'expression de survie (p. 223). D'autre part, cette palette d'émotions, qui plus est

de la part d'un protagoniste relativement jeune, pourrait justement faire écho au vécu du jeune public. D'autant plus que le héros, s'inscrivant pour ainsi dire dans l'air du temps, est un fervent défenseur de protection et de la préservation de la nature (p. 217-218, par exemple) et qu'il affiche aussi ouvertement son homosexualité (p. 29).

Reste la question ambiguë du genre littéraire : nous n'avons pas affaire ici à un ouvrage de fiction conventionnel ni à un roman, mais plutôt à un ouvrage informatif présenté sous la forme d'un récit autobiographique, truffé de références et de citations littéraires, ce qui n'est pas forcément très passionnant. Toutefois, le fait qu'un être quasi mythique, l'Homme-Jaguar, soit constamment mentionné introduit une bonne dose de magie naturelle et de mysticisme, ce qui confère à ces informations purement factuelles un ton décalé. Cela pourrait même constituer une incitation à la lecture, et les nombreuses illustrations qui accompagnent le texte se chargent du reste.

Bref, je serais très curieux de recevoir un feedback sur l'attitude de vos élèves vis-à-vis du livre et de savoir si celle-ci a évolué au fil de la lecture et de vos discussions.

L'intérêt pour la lecture ainsi que la progression de la lecture peuvent tout de même être vérifiés grâce à une **série de questions directrices** :

À un moment donné, si vous voulez savoir quels élèves ont déjà terminé le livre, vous pouvez poser la question suivante : **dans quel chapitre l'Homme-Jaguar apparaît-il sous sa forme réelle ?** Si la question est suivie d'un silence, il y a de fortes chances que les élèves ne soient pas encore arrivés au bout de leur lecture. En effet, la réponse correcte serait : aucun. Tout au long du livre, l'Homme-Jaguar est une image évoquée par le narrateur, et non une manifestation physique réelle.

Autrement, vous pouvez poser des questions qui suivent la progression logique de l'histoire. Le plus simple serait d'interroger les élèves **sur la signification du titre de chaque chapitre** (*Le fils*, *L'enfant du pays*, etc.). Les réponses se limitent alors généralement à un seul aspect. A contrario, les questions ci-dessous, qui suivent la structure du livre et pour lesquelles je joins également des éléments de réponse, permettent des réflexions plus approfondies :

– **Quel est le but du rituel auquel le narrateur se livre ?**

Les **premières pages du chapitre 1** (*Lundi / Le fils*) nous renseignent déjà à ce sujet : un ancêtre y est invoqué, le légendaire Homme-Jaguar, censé apporter des réponses aux questions essentielles de de Jong.

– **Qu'est-ce qui pousse Raoul de Jong à partir sur les traces de l'Homme-Jaguar au Suriname ?**

Le **chapitre 1** apporte également des éléments de réponse à cette question. C'est à cause de sa rencontre avec son père, absent depuis des années : ce dernier lui parle de ses origines familiales, tout en lui conseillant de ne pas ressasser les événements tragiques qui se sont déroulés au Suriname. Cependant, l'évocation de l'Homme-Jaguar maudit doté de superpouvoirs va justement susciter la curiosité de de Jong. Il veut suivre sa piste au Suriname et ainsi offrir une fin heureuse à son histoire familiale (p. 39).

– **Où l'action principale se déroule-t-elle ?**

L'action se déroule en partie aux Pays-Bas, principalement dans l'appartement de Raoul à Rotterdam, où il accomplit son rituel de huit jours. C'est à **partir du chapitre 2** (*Mardi / L'enfant du pays*) que commence le récit de son séjour au Suriname, qui dure plus de trois mois (p. 57 et suivantes). Le récit est construit de sorte que le rituel quotidien, décrit en début et en fin de chapitre, encadre chaque chapitre. Seuls le 9^e et surtout le dernier chapitre sortent de ce cadrage.

– **Quelles sont les expériences de de Jong au Suriname ?**

À son arrivée sur place, toujours dans le **chapitre 2**, il décrit une atmosphère d'entraide spontanée. Comme les guichets automatiques ne fonctionnent pas, une voyageuse locale, un chauffeur de taxi et un portier de nuit vont tout naturellement l'aider à se sortir du pétrin (p. 61-63). Par la suite, la profusion de couleurs (p. 65), la manière douce et mélodieuse de parler (p. 66), la démarche nonchalante et rythmée des Surinamais (p. 68) et surtout la « pochette-surprise génétique » des Surinamais aux origines diverses le fascinent (p. 66). Il s'en réjouit :

C'était le premier endroit que je visitais où quelqu'un de mon genre n'avait rien de spécial. (p. 67)

Cela étant dit, il vit également des expériences négatives lors de son séjour, d'une part lorsqu'il rencontre un homme qui torture des chiens (p. 73), d'autre part lorsqu'il subit des pressions pour se conformer à la mentalité franchement étriquée (on se moque de ses cheveux indisciplinés, p. 69) et lorsqu'il est témoin de la dévalorisation sociale et des préjugés à l'égard des « Marrons », comme sont appelés les descendants des esclaves qui s'étaient évadés à l'époque (*ibid.*).

Dans le **chapitre 3** (*Mercredi / Le jaguar*), nous découvrons les leçons que lui prodigue la nature sauvage lorsqu'il part en expédition. Il y en a cinq en tout (p. 95-102).

Les deux principales sont les suivantes : « il faut commencer par mettre de côté ce qu'on attend d'elle [de la nature sauvage] avant d'être capable de voir ce qu'il y a sous nos yeux. » (p. 98) et : « il n'y a pas de place pour le sans-gêne néerlandais. C'est la forêt qui édicte les règles, pas toi. » (p. 99)

– **Qu'apprend-il sur l'histoire de la traite des esclaves et de la société esclavagiste au Suriname ?**

Même si le chapitre 1 évoque déjà le côté sombre de la colonie avec le livre d'Anton de Kom *Nous, esclaves du Suriname* (p.42), il faut attendre le **chapitre 4** (*Jeudi / Le Pairaoundépo*) pour que le sujet soit abordé en détail. Philip Dikland, qui vit à Paramaribo, se révèle être une source précieuse d'informations pour de Jong. Il lui explique que le Suriname n'était en fin de compte qu'une grande entreprise dont le but était de tirer un maximum de profit des terres transformées en plantations, ce qui nécessitait une main-d'œuvre bon marché. Comme la population indigène a réussi à s'opposer à la tentative d'asservissement, plus de 300 000 Africains noirs ont été importés dans le pays. La Société du Suriname s'est arrogé ce droit en s'appuyant sur la tradition biblique des « enfants de Cham » qui, maudits par leur ancêtre Noé, étaient destinés à une vie de servitude (p. 124-125). C'est sur la base de cette pseudolégitimité que s'est développée toute la cruauté de la traite des Noirs. De Jong en apprend les détails dans le livre de de Kom. Mais c'est Dikland qui lui explique la logique perverse de l'esclavagisme :

« Mais que se passe-t-il si on se retrouve dans un système qui dit : "C'est bien, c'est comme ça qu'on montre qu'on est le chef" ? On constate alors que les gens commencent à frapper, et de plus en plus fort. » (p. 132-133)

Ce système d'oppression dans son ensemble est symbolisé par le terme « **Pairaoundépo** », qui est utilisé comme titre de chapitre. (L'origine du mot est déjà expliquée au chapitre 2, p. 53.) Afin de pallier la baisse de rendement après l'abolition de l'esclavage, les « maîtres » ont importé des travailleurs de l'espace colonial asiatique (p. 136). C'est ainsi que s'explique la « pochette-surprise génétique » du Suriname mentionnée plus haut.

– **Quelles sortes de techniques de survie et de résistance de Jong découvre-t-il ?**

Ces thèmes sont particulièrement abordés dans les **chapitres 5 et 6** (*Vendredi / L'Homme-Léopard ; Vendredi [Après-midi] / Le kromanti*). Nous y découvrons comment les femmes esclaves se sont approprié un code vestimentaire imposé, le « koto », pour en faire une « forme de résistance et de liberté » : en fonction

de la manière dont elles le portaient, le koto pouvait contenir des messages cachés (dès p. 150). Le chant (p. 158) et les danses, « une sorte de langage secret venu d'Afrique », remplissaient une fonction similaire (p. 156). Les danses wintis provoquent une sorte d'éveil chez de Jong :

Le tambour m'a donné le sentiment [...] d'être capable de grandes choses. J'avais l'impression d'être bien plus important qu'un simple être humain. (p. 158-159)

Il semble toutefois que la forte résistance opposée à la société esclavagiste ait été le fait des Hommes-Léopard, des hommes-médecine africains qui avaient importé d'Afrique leur art de la métamorphose. De Jong suppose que l'Homme-Jaguar de sa famille n'en était que le prolongement surinamien (p. 148). Et il se demande si ce dernier faisait partie du groupe d'évadés qui libéraient même les esclaves recapturés (p. 159-160). Ces évadés ont disparu dans la jungle et ont probablement rejoint des évadés qui s'étaient échappés avant eux, les « Marrons », qui ont à leur tour adopté les techniques de survie des Indiens Arawaks. Pour de Jong, il s'agit d'une forme de « résistance des jaguars » (p. 165). Il décide alors de se rendre dans l'un des villages des Marrons (chapitre 6, p. 167). Il y découvre une communauté de personnes qui « se dressaient, fiers, intacts, tels les arbres gigantesques de la forêt tropicale » (p. 171). Il y découvre également des coutumes et des valeurs morales très différentes :

Ce monde inversait tout ce qui était considéré comme « normal », « bon » et « vertueux » dans le nôtre. Les archives du Pairaoundépo regorgent de textes qui expliquent combien toutes ces pratiques étaient mauvaises et nuisibles, surtout pour les pauvres Marrons ! Je constatais pourtant de mes propres yeux que la gaieté régnait ici. Plus de gaieté que dans mon propre monde. Je me suis alors demandé qui avait défini mes normes et mes valeurs. Était-ce le Pairaoundépo ou moi-même ? (p. 172)

En ce qui concerne le titre du chapitre *Le kromanti*, il s'agit d'un esprit de la famille d'un Marron qui travaille comme guide touristique. Ce *kromanti* était lui aussi capable de se transformer en jaguar, ce qui semble confirmer la théorie de l'Homme-Jaguar/Homme-Léopard (p. 177).

Le **chapitre 7** (*Samedi / La plantation du silence*) est consacré aux **doutes de de Jong quant à la valeur de toute cette résistance** lorsque le propriétaire de son appartement à Paramaribo lui remet un livre écrit par un Surinamien noir converti au christianisme. Il y est question de toutes sortes de pratiques maléfiques des hommes-médecine « païens » (p. 190-191) et de leurs messagers malfaisants, tels les serpents venimeux ou l'esprit mortel appelé « bakrou » (p. 192). C'est alors que le christianisme apparaît à Raoul comme un moyen de se libérer de ces forces maléfiques. Des témoins de ce culte maléfique

auraient notamment été inhumés dans l'ancienne propriété familiale située le long de la Motkreek ; il s'adresse à l'Homme-Jaguar :

Mais j'étais à nouveau sous l'emprise de la malédiction. Comment aviez-vous utilisé vos pouvoirs ? Quel usage aviez-vous fait de votre liberté quand il n'y a plus eu de « maître » ? Que s'était-il passé sur la plantation du silence de la Motkreek ? (p. 195)

Lorsqu'il visite les lieux, il ne découvre pourtant rien d'autre que de la boue et la forêt vierge :

Quels que soient les faits survenus en ces lieux, les combats livrés sur ces terres, les noirceurs commises ici, la nature semblait avoir tout guéri. (p. 202)

N'étant toutefois pas entièrement satisfait, il décide de prolonger son séjour au Suriname de deux semaines. Cette ultime tentative pour en savoir plus sur les activités potentiellement maudites des Hommes-Jaguar conduit de Jong sur l'île de Tonka. C'est là-dessus que repose le **chapitre 8** (*Dimanche / L'homme aux arbres*). L'île est un vestige de forêt vierge au milieu d'un immense barrage créé à l'époque par une usine d'aluminium américaine en vue de produire de l'électricité. Le guide de l'île, Frits van Troon, lui parle de l'effet destructeur sur la nature de l'exploitation des matières premières et lui fait comprendre une fois de plus la valeur de la forêt tropicale, de l'espace qui appartient au jaguar. Malheureusement, il semble que van Troon se batte en vain, et de Jong le quitte avec respect, mais non sans tristesse. Ici aussi, il n'a rien appris de plus sur la Motkreek ni sur les Hommes-Jaguar ; des questions restent sans réponse. Ce qu'il retire de cette expérience, c'est la confirmation de son amour de longue date pour la forêt vierge.

Chères collègues, chers collègues, si vous avez à peu près suivi les questions directrices suggérées jusqu'ici, la discussion devrait être suffisamment avancée pour que vous puissiez vous en écarter. Je me contenterai donc d'**exposer les points essentiels des trois derniers chapitres**.

Dans le **chapitre 9** (*Dimanche [nuit] / L'écrivain-danseur*), on sort provisoirement de la double piste des lieux d'action : on reste aux Pays-Bas, on se concentre sur le rituel et sur les découvertes qui en découlent. Raoul étale une nouvelle fois devant lui tous ses documents de recherche et tombe, à la lueur de sa lampe de poche, sur le nom de Comvalius ; il effectue alors une recherche sur Internet pour en apprendre davantage sur ce personnage (dès p. 222). Il s'agit d'un **écrivain** surinamien qui a écrit des livres consacrés aux chants et aux danses du Suriname dans les années 1920. Il compte parmi

les **trois phares** qui guident alors de Jong sur le chemin d'un renouveau de son identité surinamienne. Les deux autres sont Julius Koenders et Anton de Kom, déjà cité. C'est notamment Koenders qui parvient à accomplir ce que tout le séjour de de Jong au Suriname n'a pas encore permis jusque-là : se libérer de la peur de la malédiction qui pèserait sur les anciens esclaves et sur leurs descendants. C'est étonnant, mais la seule affirmation de Koenders selon laquelle la malédiction des « gens [...] noirs » ne serait rien d'autre que « l'idée stupide, absurde qu'une malédiction pèse sur lui. » (p. 225) (une prophétie autoréalisatrice, donc) entraîne la réaction suivante chez de Jong :

J'avais l'impression qu'un éclair me transperçait. Tataa ! La malédiction s'est dissipée, pouf ! Finie, partie. (p. 225)

C'est au plus tard à ce moment-là que l'on peut se demander comment un simple bout de texte peut avoir un tel impact. La lecture du livre de Koenders n'aurait-elle pas pu dispenser de Jong de toutes ses recherches sur le Suriname et sur la jungle ? Cependant, grâce à tout cela, de Jong a découvert bien plus qu'un simple message de soulagement psychologique. Un autre élément entre en ligne de compte : le leitmotiv qui sous-tend le livre dans son ensemble. De Jong est en effet convaincu que toutes les expériences qu'il a vécues et toutes les découvertes qu'il a faites lui ont été apportées par le légendaire Homme-Jaguar. Et c'est vraisemblablement seulement à ce moment-là que de Jong était prêt à recevoir l'enseignement de Koenders.

Je reviendrai là-dessus, mais je vais d'abord suivre la piste d'autres recherches. Alors que Comvalius et Koenders ont connu un certain succès avec leurs livres et leurs spectacles, Anton de Kom, qui s'était intéressé de près à l'esclavage surinamien, n'a dans un premier temps pas connu le même succès. Il a même été arrêté puis expulsé du Suriname et est décédé dans un camp de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale. De Jong constate toutefois qu'après l'indépendance du Suriname, un centre de formation portant le nom de De Kom a été fondé à Paramaribo (p. 240).

Le chapitre retrace l'histoire du succès de l'émancipation surinamienne en énumérant les personnes et les activités qui ont contribué à ce mouvement jusqu'à nos jours (Eddy Bruma, R. Dobru, Rita Rahman, Bram Behr, etc. ; certains d'entre eux, et bien d'autres encore, sont illustrés dans le livre). Le chapitre se conclut sur cette phrase :

Le combat pour abattre le jaguar avait duré cinq cents ans. Mais le jaguar avait vaincu. Amen. (p. 242)

Le livre pourrait très bien s'arrêter là, mais il reste encore deux chapitres. Dans le **chapitre 10** (*Lundi / L'homme-médecine*), de Jong décrit les dernières rencontres qu'il a faites au Suriname. À cette occasion, le thème du jaguar est une nouvelle fois abordé sous l'angle écologique : les véritables hommes-médecine étaient les gardiens de la Création, de la nature, en particulier de la forêt tropicale. Voici ce que dit l'une des interlocutrices de de Jong :

Aujourd'hui l'Occident essaie de reprendre le terrain perdu en affirmant qu'il va nous aider à protéger la nature, mais je dis : nous avons toujours protégé la nature. C'est à vous de changer, pas à nous. Il est temps que vous nous écoutiez. (p. 249)

Comme son titre l'indique, le **chapitre 11** porte à nouveau sur le père. De Jong le voit maintenant sous un autre jour ; il le voit comme une victime d'un système éducatif postcolonial qui a rejeté tout ce qui, dans la tradition surinamaïse, méritait d'être préservé. Pour renforcer cette idée, de Jong revisite l'histoire du pays après son indépendance, sur les dérives dictatoriales (sous le régime de Bouterse) qui ont pu suivre jusqu'à ce qu'une seconde indépendance ait lieu, et sur l'exclusion et le mépris concomitants dont sont victimes les Surinamiens de couleur différente, que de Jong a lui-même connu aux Pays-Bas.

On comprend alors que, pour de Jong, ce livre sur le jaguar est en réalité un acte d'affirmation de soi. Lorsqu'il s'intéresse à de Kom, Koenders et Comvalius, il le reconnaît déjà :

C'est pourtant par eux que passait le chemin vers l'indépendance que vous m'avez fait découvrir la nuit dernière. (p. 241)

Pour autant, cet acte qui semble à première vue personnel vaut également pour tout un ensemble de personnes (cf. p. 269).

D'ailleurs, avec cette citation, nous en revenons à la relation avec l'ancêtre mentionné dans tous les chapitres, le spectre qui ne se manifeste jamais réellement, mais qui est visiblement à l'origine de tout ce qui s'est passé jusque-là. De Jong en est en tout cas convaincu. Tous les chapitres sont parsemés de réflexions telles :

- *Homme-Jaguar, c'est ainsi que vous avez permis à mon père de s'engouffrer dans ma vie après vingt-huit années. (p. 20)*
- *Vous avez frappé à ma porte longtemps avant que je sache que c'était vous. Et vous y avez frappé jusqu'à ce que je vous entende. (p. 25)*

- *Homme-Jaguar, [...] vous avez mis Tessa et Iwan sur mon chemin. (p. 82)*
- *Je suis content d'avoir compris qu'il était aussi possible de mener ce genre d'existence dans cette vie. Cela m'aide à distinguer ce qui a du sens de ce qui n'en a pas, ici, au milieu des immeubles d'habitation. (p. 174)*

Tout ce que de Jong a vécu et découvert est pour lui l'œuvre de cet ancêtre. C'est pourquoi il est quelque peu surprenant que de Jong raconte à l'Homme-Jaguar des choses que ce dernier a pourtant lui-même amené de Jong à comprendre. Une phrase telle que « Comme vous n'êtes certainement pas sans l'ignorer, Homme-Jaguar, le jaguar vit en solitaire. » (p. 99) est quelque peu étrange en soi.

Il en va de même pour celle-ci :

De tous les thèmes qui me restent à aborder avec vous, Homme-Jaguar, c'est celui d'aujourd'hui que j'appréhende le plus [...] (p. 119)

En effet, il est ici question de l'histoire de l'esclavage, que l'Homme-Jaguar devrait normalement bien connaître.

Pour le reste, la « **coïncidence magique** » de certaines expériences (p. 24, 32, 82) semble corroborer la croyance de de Jong en une puissance supérieure qui serait secrètement aux commandes. Exemples :

- Lorsqu'il change d'appartement à Paramaribo, Tessa, une ancienne connaissance importante pour lui, se révèle être sa voisine (p. 82).
- Quand il entend parler du *kromanti*, le légendaire Homme-Jaguar, ça lui rappelle son voyage dans un lieu au nom similaire en France. Là, il avait visité un château dont le propriétaire, comme il l'avait découvert, était un célèbre libérateur d'esclaves. Dans le château, il y avait une statue d'un dieu aux cheveux bouclés, flanqué d'un chien qui ressemblait au chien de de Jong. (p. 179)
- Au Suriname, alors qu'il a l'intention de prendre l'avion pour se rendre quelque part, il ne parvient pas à mettre la main sur son passeport. Il ne le retrouve que le lendemain et apprend alors que l'avion a eu un accident (p. 206).
- Il tombe par hasard sur le nom de Comvalius alors que la lumière de sa lampe de poche se promène sur l'acte de naissance de son arrière-grand-mère (dès p. 221).

C'est ainsi que de Jong nous invite à partager avec lui sa croyance en une puissance transcendante. D'autant plus qu'il conclut résolument chaque chapitre sur un « amen ».

Ce que je trouve positif, c'est que de Jong ne se montre jamais complaisant, qu'il reconnaisse ses propres peurs et faiblesses, et qu'il s'abstienne de toute vision manichéenne. Les propos sont toujours **nuancés**, ce qui ne laisse pas de place aux jugements superficiels :

- Il nous explique comment Philip Dikland a compris que les actes de violence commis par des personnes ordinaires, pourtant vertueuses, deviennent la norme dans un système qui fait passer la violence pour quelque chose de bon et de juste. (p. 132-133)
- De Jong comprend ceci :
Si l'histoire me fait considérer tous les Blancs comme des ennemis, j'agis comme les Blancs qui ont condamné les Noirs à l'esclavage à cause de leur couleur. (p. 132)
- Et il énonce, comme il le dit, une « vérité dérangeante » (p. 192) :
Lorsqu'on revisite l'histoire, il est séduisant de considérer les « vainqueurs » comme des méchants et les « perdants » comme des héros. Pourtant, cette image ne tient pas debout, pas tout à fait. Avoir été réduit en esclavage par le Pairaoundéop ne signifie pas automatiquement qu'on était bon. (...) Lorsqu'ils avaient le choix, certains ont pu opter pour prêter main-forte au Pairaoundéop. (p. 192)
- Ainsi, le dictateur Desi Bouterse, arrivé au pouvoir peu après l'indépendance du Suriname, n'est pour lui qu'une résurgence du « monstre » Pairaoundéop, « qui, cette fois-ci, avait la même couleur de peau que moi » (p. 256).

Chères et chers collègues, c'est ainsi que j'aimerais conclure mes réflexions sur le livre de de Jong, bien qu'il y ait encore beaucoup d'éléments qui mériteraient d'être approfondis. Encore une chose : avec « Jaguarman », nous avons à nouveau affaire dans notre projet littéraire à un texte dans lequel l'auteur est lui-même le protagoniste de son histoire. Cela donne l'impression que tout ce qui nous est raconté "s'est déroulé, a été vécu, ressenti et pensé exactement comme il nous le dit". Dans l'optique d'une réflexion littéraire plus poussée, on pourrait toutefois se demander si le Raoul de Jong du livre n'est pas aussi un peu fabriqué et mis en scène. Récemment, j'ai lu une interview dans laquelle le romancier Thomas Hettche a dit ceci au journaliste :

Je ne crois pas les auteurs qui prétendent se présenter de manière fidèle à la réalité. Dans un livre, chaque phrase est une invention. En ce sens, le personnage de Thomas Hettche dans (mon) roman est tout aussi éloigné de ma personne que je le suis de moi-même. Ou bien êtes-vous toujours proche de vous-même ?

(Saarbrücker Zeitung, le 31 octobre 2023)

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2024 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Emilie Andry*